

La désintégration de l'unité politique du Maghreb

Ivan Hrbek

La chute des Almohades

On admet généralement que la défaite de l'armée almohade contre les forces unies des royaumes chrétiens d'Espagne à la bataille de Las Navas de Tolosa (en arabe Al-'Iqāb) marque le début du déclin de l'empire almohade. Sa chute, cependant, n'est pas survenue brutalement et n'a pas été non plus l'aboutissement d'un long processus. La désintégration, qui a commencé au lendemain de la bataille, s'est faite d'abord lentement puis avec une rapidité et une intensité croissantes : la superficie du territoire que contrôlaient effectivement les souverains almohades ne cessa alors de diminuer ; le processus s'amorça dans la partie orientale du Maghreb (Ifrikiya), ainsi que dans Al-Andalus (Espagne musulmane), et gagna par la suite le Maghreb central (Tlemcen), puis le Maroc et finalement le sud de celui-ci — dernier vestige de l'État almohade —, qui fut conquis par les Marīnides en 1269.

Lorsqu'on étudie les causes profondes de ce déclin, on peut en discerner plusieurs dont certaines sont étroitement liées et d'autres ne semblent, à première vue, avoir aucun lien entre elles.

Bien que de nombreux souverains almohades aient tenté d'améliorer les communications à l'intérieur de leur royaume en construisant des routes, les dimensions mêmes de leur empire — qui englobait à la fois Al-Andalus et la totalité du Maghreb — rendaient extrêmement difficile une administration centrale, et la situation excentrique de la capitale, Marrakech, ne faisait qu'ajouter aux difficultés.

Les combats que devait livrer l'Empire à ses deux extrémités, c'est-à-dire en Ifrīkiya et en Espagne, épuisèrent ses ressources. Il lui fallait à la fois combattre ses ennemis extérieurs et réprimer les multiples révoltes et les nombreux soulèvements des Arabes nomades, des Banū Ghāniya, des différents groupes berbères et même des citoyens. La dynastie recrutait de plus en plus de mercenaires d'origine arabe, zenāta et même chrétienne, et l'armée almohade finit par y perdre son âme. L'aristocratie almohade s'accrochait à ses privilèges et considérait tous les musulmans non almohades comme des infidèles; un grand nombre d'entre eux furent déchés de leurs droits sur leurs propres terres et progressivement écrasés sous l'impôt. Ce clivage entre la masse des gouvernés et une petite élite dirigeante fut à l'origine de beaucoup de révoltes et de soulèvements aussi bien au Maghreb qu'en Andalousie. L'aristocratie almohade était divisée elle-même en deux factions hostiles: d'un côté, les descendants d'Abd al-Mu'min, qu'on appelait les *Sayyid* et que soutenaient leur propre *ḵabīla*, Kūmiya (branche des Zenāta), et certains Arabes; de l'autre les Almohades *masmūda*, qui comprenaient aussi bien les chefs des différentes lignées que les *shaykh* religieux. À cela s'ajoutaient les tensions entre ces *shaykh* et la bureaucratie andalouse qui ne partageait pas les croyances des Almohades et ne reconnaissait d'autre autorité que celle du calife.

Les califes impuissants qui se succédèrent après la mort d'Al-Nāsir (1199-1213) contribuèrent eux aussi au déclin de la dynastie déchirée par des luttes intestines. Les rivalités qui opposaient les *shaykh* almohades à la dynastie éclatèrent au grand jour en 1230, lorsqu'un frère d'Abū Yūsuf Ya'kūb al-Ma'mūn, venu d'Espagne en Afrique du Nord à la tête d'un détachement de cavalerie constitué de soldats chrétiens que le roi de Castille avait mis à sa disposition, mit en déroute l'armée du calife régnant et des Almohades et se proclama *amīr al-mu'minīn*. Jusqu'à sa mort, en 1232, il mena une violente campagne contre les *shaykh* et alla jusqu'à renier publiquement la doctrine almohade, privant ainsi sa propre dynastie de sa légitimité religieuse. Bien que son successeur, Al-Rashīd (1232-1242), s'efforçât d'en finir avec les querelles intestines en restaurant la doctrine du *maḥdī* et parvint à un accord avec les *shaykh*, il était déjà trop tard, et l'empire, désormais incapable de se guérir de l'anarchie, se désintégra. La dynastie continua encore de régner au Maroc sur un territoire qui ne cessa de s'amenuiser jusqu'en 1269, date à laquelle le dernier calife almohade, Al-Wāthik (1266-1269), fut déposé par les Marīnides.

Tripartition du Maghreb

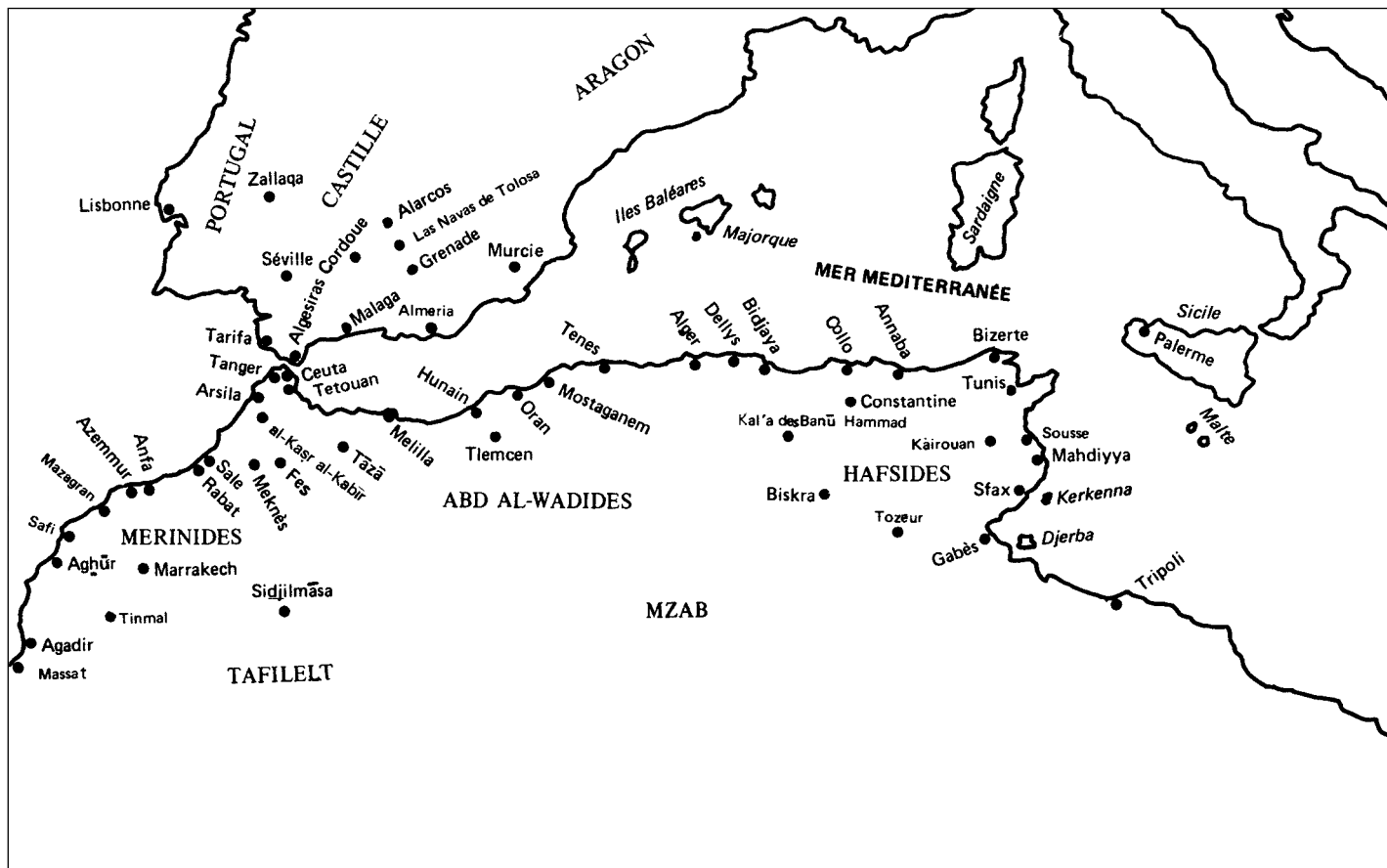
La chute de l'Empire almohade ramena le Maghreb à la situation qui aurait été la sienne avant l'ascension des Fātimides (voir volume III, chap. 10, à paraître); trois États indépendants et souvent hostiles se formèrent sur les ruines de l'empire, minés de l'intérieur par les querelles dynastiques et les

révoltes, menacés de plus en plus de l'extérieur par les attaques de l'ennemi chrétien. Ces trois territoires allaient donner plus tard naissance aux États qui prirent pour nom Tunisie, Algérie et Maroc et qui, malgré des caractéristiques communes, évoluèrent de façon différente.

La société du Maghreb post-almohade étant décrite en détail dans le chapitre suivant (chapitre 5), nous nous bornerons ici à donner un aperçu des caractéristiques générales des structures politiques et sociales de ces États. Ils furent tous les trois gouvernés par une dynastie d'origine berbère mais profondément arabisée, qui avait l'appui des *ḳabīla makhzen* et ne contrôlait pratiquement que les villes et les populations sédentarisées des plaines. Les régions montagneuses et les vastes steppes étaient le bastion des montagnards berbères, ou des nomades arabes toujours prêts à lancer des raids contre les régions périphériques du territoire *makhzen*. L'obéissance aux décrets du souverain était fonction de la réalité de son pouvoir et de sa capacité de l'exercer. Les sultans des dynasties ḥafṣide et marīnide briguèrent à différentes époques le titre de calife, seul moyen pour eux d'obtenir de leurs turbulents sujets la reconnaissance de leur autorité spirituelle. Mais leurs prétentions n'éveillèrent d'écho qu'à l'intérieur de leurs propres territoires. Si l'on excepte la reconnaissance éphémère du souverain ḥafṣide Al-Mustansir, au milieu du XIII^e siècle, par les *sharīf* de La Mecque et les Mamlūk d'Égypte, ces « califes » occidentaux furent incapables de rivaliser avec le califat abbasside du Caire pour ce qui est de la reconnaissance de la fonction califale par l'ensemble du monde islamique.

Au cours de la période post-almohade, ces États durent également lutter tous trois contre la pression de plus en plus forte qu'exerçaient les États chrétiens de la péninsule Ibérique, de l'Italie, de la Sicile et de la France sur l'ensemble du Maghreb. Cette pression, à la fois militaire, politique et économique, était la conséquence des modifications intervenues dans l'équilibre des forces entre l'Europe occidentale et les pays méditerranéens islamiques. Les trois États du Maghreb s'efforcèrent de trouver le moyen de faire face à cette agressivité nouvelle du monde chrétien et, bien qu'ils aient subi des pertes mineures et qu'ils aient été incapables d'éviter que Grenade, dernier vestige de l'Espagne musulmane, ne tombât aux mains des chrétiens, ils réussirent néanmoins, en général, à sauvegarder leur patrimoine. On peut toutefois se demander si le Maghreb dans son ensemble — ou du moins ses régions orientales — n'aurait pas connu au XVI^e siècle le sort de Grenade, n'eût été l'émergence d'une nouvelle puissance islamique, l'Empire ottoman, qui rétablit dans cette période décisive l'équilibre des forces dans le bassin méditerranéen. Il ne faut pas oublier que les États ibériques — Portugal et Espagne — étaient à cette époque de plus en plus engagés au-delà des mers dans des entreprises qui retenaient presque tout leur intérêt et la plus grande partie de leurs ressources en hommes.

Les trois dynasties qui succédèrent aux Almohades, se partagèrent le Maghreb et se maintinrent au pouvoir pendant la majeure partie de la période



Dislocation de l'Empire almohade.

Carte : I. Hrbek

que nous étudions furent les Haf̣sides (1228-1574) avec Tunis comme capitale, les ‘Abd al-Wādides ou Zayyanīdes (1235-1554) à Tlemcen (Tilimsan) et les Marīnides au Maroc (env. 1230-1472). Nous évoquerons d’abord les principaux événements qui ont marqué l’histoire de ces trois dynasties et examinerons ensuite les faits essentiels de l’histoire de l’Afrique du Nord dans son ensemble.

Les Haf̣sides

L’ancêtre éponyme de la dynastie fut le célèbre compagnon du *maḥdī* Ibn Tūmart, le *shaykh* des Berbères *hintāta*, Abū Ḥafs ‘Umar, qui contribua beaucoup à la grandeur du règne des Almohades. Son fils ‘Abd al-Wāhid Ibn ‘Abī Ḥafs gouverna, en fait, l’Ifrikiya de 1207 à 1221 de façon presque autonome, jetant ainsi les bases de l’indépendance future de cette région. En 1228, Abū Zakariyyā’, fils d’‘Abd al-Wāhid, qui s’était distingué dans la lutte contre les Banū Ghāniya, derniers représentants des Almoravides en Ifrikiya, devint à son tour gouverneur. Sous prétexte de défendre le véritable enseignement et l’esprit du mouvement almohade — c’était l’époque où cette doctrine était répudiée par le calife almohade —, Abū Zakariyyā’ omit de citer le nom du calife à la *khutba* du vendredi et prit le titre d’*amīr* indépendant (en 1229). Sept ans plus tard, il affirma définitivement sa souveraineté en faisant citer son propre nom dans la *khutba*.

Bien qu’il se fût affranchi de la tutelle politique des califes almohades, Abū Zakariyyā’ n’avait pas renié pour autant la doctrine almohade; il justifia, au contraire, le fait qu’il s’était emparé du pouvoir en le présentant comme un moyen de revivifier l’authentique orthodoxie almohade et il y réussit en partie: plusieurs centres du Maroc et d’Al-Andalus le reconnurent comme calife légitime. Dès 1234, il mit un terme une fois pour toutes au soulèvement des Banū Ghāniya dans la région méridionale de l’Ifrikiya. Ses campagnes à l’ouest se terminèrent par des victoires: il s’empara successivement de Constantine, de Bidjāya (Bougie) et d’Alger; à l’est, il soumit tout le littoral de la Tripolitaine. C’est ainsi qu’il rassembla les éléments qui allaient constituer désormais le territoire haf̣side. Même le fondateur de la dynastie des ‘Abd al-Wādides, Yaghmurāsān Ibn Zayyān, se soumit à son autorité, et aussi bien les Marīnides que les Nasrides de Grenade reconnurent sa suzeraineté.

L’instauration de la paix et de la sécurité permit une croissance économique rapide: la capitale, Tunis, fut de nouveau fréquentée par les marchands étrangers venus de Provence, de Catalogne et des républiques italiennes. Les relations avec la Sicile devinrent amicales, mais, en 1239, le souverain haf̣side commença à payer tribut à Frédéric II pour avoir le droit de se livrer au commerce maritime et d’importer librement le blé sicilien.

Quand Abū Zakariyyā' mourut en 1249, il laissait à son fils et successeur Abū 'Abdallāh Muḥammad al-Mustansir (1249-1277) un État où régnaient la prospérité et la sécurité, et qui exerçait en Afrique du Nord une hégémonie incontestée. Les complots et les rébellions ne mirent jamais sérieusement en danger l'autorité d'Al-Mustansir, même si elle fut ébranlée de temps à autre par les rivalités entre les *shaykh* almohades et les réfugiés et immigrants andalous qui constituaient une élite politique dont l'influence était considérable. En 1253, il prit le titre d'*amīr al-mu'minīn* et fut reconnu comme calife par les *sharīf* de La Mecque (en 1259) et, un an plus tard, par les Mamlūk d'Égypte. Mais sa reconnaissance par l'Orient fut de courte durée; elle n'était due qu'à un concours de circonstances; le dernier calife abbasside de Bagdad avait été tué par les Mongols en 1258 et la fonction califale restait vacante. En 1261, le sultan mamlūk Baybars installa au Caire un calife abbasside fantoche et, jusqu'en 1517, tout l'Orient musulman n'allait reconnaître que cette lignée califale. Il n'en reste pas moins que le califat éphémère d'Al-Mustansir témoigne du grand prestige dont jouissaient les Ḥafṣides dans le monde islamique, où leur État était considéré comme l'un des plus stables et des plus puissants.

Quelques années plus tard, Al-Mustansir fut en mesure de rehausser sa réputation dans le monde musulman grâce à l'issue de la croisade conduite par Louis IX, roi de France, contre Tunis en 1270. Les causes réelles de cette croisade tardive ne sont pas très claires et l'on en a donné de nombreuses interprétations¹. On a émis l'hypothèse que la prospérité de l'Ifrikiya avait attiré les Français, ou bien encore, comme l'a raconté Ibn Khaldun, que des marchands de Provence, qui ne parvenaient pas à se faire rembourser l'argent prêté aux Tunisiens, avaient poussé à cette expédition. Saint Louis (Louis IX) lui-même croyait qu'Al-Mustansir souhaitait se convertir au christianisme, et il espérait en outre faire de l'Ifrikiya une base pour une campagne ultérieure contre l'Égypte. L'expédition avait été mal préparée et même Charles d'Anjou, roi de Sicile et frère de Saint Louis, n'en fut informé qu'au dernier moment. Les croisés débarquèrent à Carthage, mais, au bout de quelques semaines, une épidémie se déclara dans leur camp et frappa le roi lui-même. Charles d'Anjou s'empressa de conclure la paix: la croisade le laissait tout à fait indifférent et il était impatient, par ailleurs, de renouer de bonnes relations commerciales avec l'État ḥafṣide. Al-Mustansir, qui avait, dès le début, proclamé la *djihād* (guerre sainte) et formé des contingents comprenant des hommes originaires de différentes villes et des nomades arabes, était tout aussi disposé que Charles d'Anjou à mettre fin à cette malheureuse affaire, d'autant que ses alliés nomades avaient commencé à se replier vers le sud, en direction de leurs pâturages d'hiver. Le traité de paix était un compromis et le calife ḥafṣide accepta de continuer à payer tribut à la Sicile, ainsi que les impôts sur les importations de blé; il consentit également à expulser d'Ifrikiya les derniers représentants de la dynastie des Hohenstaufen qui s'étaient exilés en terre africaine

1. Voir M. Mollat, dans *Revue d'histoire économique et sociale*, n° 50, 1972, pp. 289-303.

après avoir été définitivement vaincus par Charles d'Anjou. Résultat plutôt inattendu de cette dernière croisade : les relations commerciales reprirent sur une plus grande échelle qu'auparavant.

Sous le règne d'Abū Zakariyyā' comme sous celui d'Al-Mustansir, la dynastie ḥafṣide connut son premier apogée : son hégémonie fut reconnue sur tout le Maghreb, son autorité s'étendit jusqu'à l'Espagne musulmane, à l'ouest, et jusqu'au Hidjāz, à l'est ; tous les États européens de l'Ouest méditerranéen durent compter avec sa puissance et les souverains espagnols et italiens cherchèrent avec empressement à conclure avec elle une alliance.

Après la mort d'Al-Mustansir, la situation se dégrada et, pendant près d'un siècle, l'empire ḥafṣide fut le théâtre de luttes intestines périodiques entre les membres de la dynastie régnante ébranlée par les révoltes des Arabes et la dissidence de plusieurs villes, ou même de régions entières. Cette dissidence fut surtout le fait de Bidjāya (Bougie) et de Constantine, qui formèrent à plusieurs reprises des principautés indépendantes gouvernées par des membres de la dynastie opposés au pouvoir central. Ces tendances centrifuges se firent plus fortement sentir aux époques où le pouvoir central était faible : on vit même à certaines périodes trois Ḥafṣides (si ce n'est davantage), gouverneurs de telle ou telle ville, prétendre au trône de Tunis. Cet état de choses ne pouvait qu'inverser le mouvement du pendule et redonner le pouvoir à l'ouest du Maghreb, c'est-à-dire aux Marīnides du Maroc ; par deux fois, en 1348 et en 1357, des zones importantes du territoire ḥafṣide, dont Tunis, sa capitale, furent occupées par les armées marīnides. Mais, dans un cas comme dans l'autre, cette occupation fut de courte durée et les nomades arabes repoussèrent les envahisseurs. À la fin du règne d'Abū Ishāk (1350-1369), Bidjāya, Constantine et Tunis étaient gouvernées par trois souverains ḥafṣides indépendants, tandis que le Sud, le Sud-Est et une partie du littoral (Sāḥil) restaient indépendants de Tunis.

La renaissance de la puissance ḥafṣide commença avec Abū al-ʿAbbās (1370-1394) et se poursuivit sous les longs règnes de ses successeurs Abū Fāris (1394-1434) et ʿUthmān (1435-1488). Abū al-ʿAbbās réussit à réunifier et à réorganiser le pays ; il annula les concessions foncières, parvint à réfréner les tendances locales à l'insubordination et restaura le prestige de la dynastie. Grâce aux querelles intestines dont Tlemcen était le théâtre et à l'hostilité déclarée entre ʿAbd al-Wādides et Marīnides, il n'avait rien à craindre sur son flanc occidental. Son fils Abū Fāris paracheva l'œuvre de réunification entreprise et déracina les dynasties locales de Bidjāya, Constantine, Tripoli, Gafsa, Tozeur et Biskra. Il y nomma des gouverneurs choisis dans les rangs des esclaves affranchis. Par la suite, son autorité s'étendit aux ʿAbd al-Wādides de Tlemcen, et il intervint souvent au Maroc et même dans Al-Andalus. Ce succès était dû, pour une grande part, au fait qu'Abū Fāris avait pratiqué une politique d'équilibre entre les principaux groupes qui composaient la population du royaume — Almohades, Arabes et Andalous. Il se montra tolérant envers les juifs tout en étant lui-même un musulman fervent ; la popularité dont il jouissait était due essentiellement

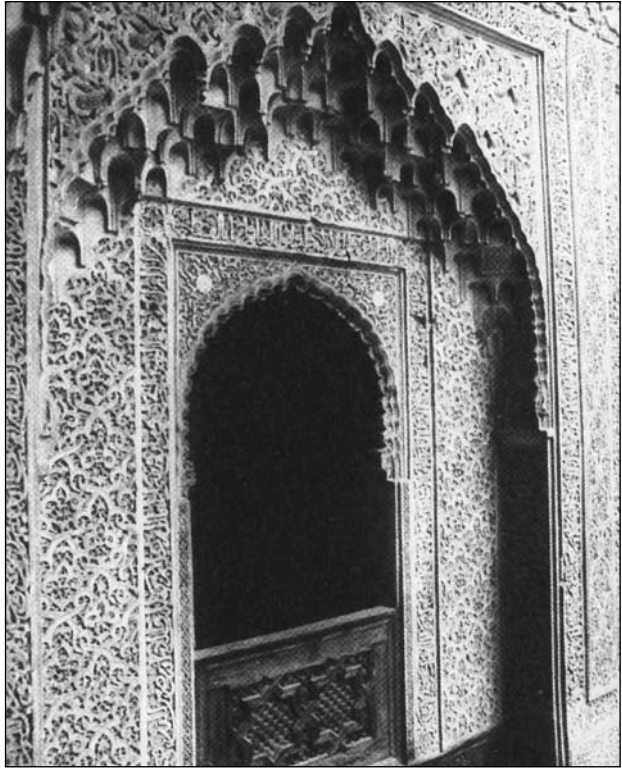
à son souci de la justice, aux faveurs dont il gratifia les autorités religieuses (qu'il s'agisse des *'ulamā'* ou des *sharīf*), à la suppression des impôts illégaux, à ses réalisations en matière de construction, enfin à la pompe dont s'entouraient les fêtes musulmanes.

Bien que les premières années du règne de son petit-fils, 'Uthmān, aient été troublées par la lutte qui le mit aux prises avec certains membres rebelles de sa famille, son long règne fut en général paisible et le sultan sut maintenir l'intégrité du royaume. La seconde partie de son règne fut toutefois assombrie par la famine et des épidémies de peste, ainsi que par la reprise de l'agitation arabe dans le Sud. Cependant, 'Uthmān parvint, non sans mal, à maintenir son influence sur Tlemcen et fut reconnu par le fondateur de la nouvelle dynastie des Banū Waṭṭās à Fès. Les dernières années de son règne sont mal connues; il semble bien, cependant, qu'il ait semé les germes de troubles futurs en désignant à nouveau aux postes de gouverneurs de province des membres de sa famille. Alors que sa forte personnalité avait été capable de contrecarrer le penchant naturel de ces gouverneurs à l'indépendance, ses successeurs se montrèrent impuissants à endiguer le flot de l'anarchie. La deuxième hégémonie ḥafṣide s'effondra aussi soudainement que la première; la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle virent ainsi l'anarchie miner de nouveau la dynastie, au point qu'elle ne fut plus en mesure d'affronter avec succès la situation dangereuse née de la rivalité entre l'Espagne et l'Empire ottoman, tous deux désireux de s'assurer l'hégémonie dans le bassin méditerranéen. Mais les efforts désespérés des Ḥafṣides pour préserver leur indépendance dans un monde changeant appartiennent déjà à la période étudiée dans le volume V suivant.

Les Marīnides

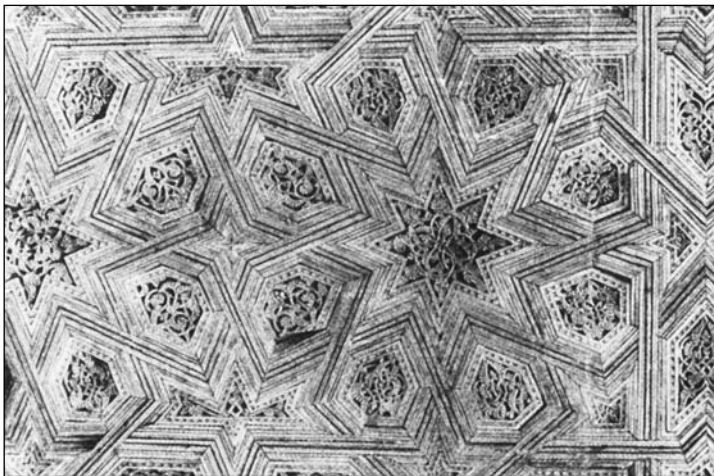
Originaires du désert où ils appartenaient aux plus nobles d'entre les Zenāta, les Marīnides venaient du Zab. Ils ne connaissaient ni l'argent (le métal), ni la monnaie, ni l'agriculture, ni le commerce. Les chameaux, les chevaux et les esclaves représentaient toute leur richesse². Ils constituent, semble-t-il, l'illustration idéale de la conception d'Ibn Khaldūn relative à l'émergence des dynasties nomades et à leur *'aṣabiyya*, l'« esprit de clan », dans lequel il voyait la force même qui avait poussé les nomades à sortir du désert pour conquérir des territoires et fonder des États. Après la bataille de Las Navas de Tolosa (1212), les Banū Marīn, qui vivaient dans les steppes présahariennes entre le Tafīlālet et le Figuig, entreprirent d'envahir le nord-est du Maroc et, profitant de l'affaiblissement de la puissance almohade, établirent leur hégémonie sur les agriculteurs locaux, obligeant même des villes comme Taza, Fès et Kaṣr al-Kabīr à payer tribut. Ils n'étaient animés, au début, que par le désir naturel propre à tous les nomades de s'enrichir

2. Ibn Abī Zar, trad. franç. A. Beaumier, 1860, p. 401.



Médersa Bou Inania à Fès. Détail d'une fenêtre de la cour, XIV^e siècle (photo UNESCO/Dominique Roger) .

Médersa Bou Inania à Fès. Détail d'un vantail de porte, XIV^e siècle (photo UNESCO/Dominique Roger).



aux dépens des populations sédentaires, mais leurs chefs en vinrent peu à peu à nourrir des ambitions politiques. Entre 1240, date à laquelle les Marīnides furent vaincus au siège de Miknāsa (Meknès) par l'armée almohade, et l'année 1269, où ils conquièrent Marrakech, la lutte fut menée avec un succès intermittent. L'absence de toute motivation religieuse explique sans doute que cette conquête se soit prolongée, alors que cette même motivation avait contribué à la rapidité des conquêtes des Almoravides et des Almohades. Néanmoins, leur première poussée fut couronnée de succès en 1248; cette année-là, leur chef Abū Yahya (1244-1258), s'empara de Fès, Taza, Miknāsa, Salé et Rabat. Sous le règne d'Abū Yūsuf Yūsuf Ya'qūb (1258-1286), que l'on peut considérer comme le véritable fondateur du sultanat marīnide, les derniers territoires encore sous domination almohade (le Haut-Atlas, le Sous et la région de Marrakech) furent peu à peu intégrés au nouveau royaume, et la conquête de Marrakech, en 1269, mit fin au règne des Almohades.

La nouvelle dynastie prit Fès (au lieu de Marrakech) pour capitale et Abū Yūsuf Ya'qūb y fonda une ville, Fās al-Djadīd (la Nouvelle-Fès ou Fès-la-Neuve), distincte de la ville ancienne qu'on appela dès lors Fās Bāli.

Bien qu'ils ne pussent prétendre à aucune légitimité religieuse, les Marīnides ne tardèrent pas à se considérer comme les héritiers des Almohades et s'efforcèrent de restaurer leur empire, avec une préférence pour sa composante ibérique, ce qui ne les empêchait pas de faire une poussée vers l'est lorsque l'occasion s'en présentait. Phénomène curieux que cette attirance qu'exerçaient les vertes collines et les plaines fertiles d'Al-Andalus sur ces Berbères originaires du désert, de la steppe et de la montagne, qu'ils fussent almoravides, almohades ou marīnides !

Comme pour l'histoire des Hafṣides, nous pouvons discerner dans celle des Marīnides deux grandes périodes, bien qu'elles aient été de plus courte durée: la première couvre les règnes d'Abū Yūsuf Ya'qūb et de son fils Abū Ya'qūb Yūsuf (1286-1307); la seconde est contemporaine d'Abū al-Hasan (1331-1348) et de son fils Abū Inān Faris (1349-1358). Ce n'est que durant cette deuxième période que les Marīnides purent prétendre, pour un temps très court, à une véritable hégémonie au Maghreb.

L'accroissement de l'influence des Arabes au Maroc fut l'un des faits marquants du règne des Marīnides. Sous les Almohades, les nomades arabes avaient déjà commencé à pénétrer dans le pays, en en modifiant ainsi le caractère exclusivement berbère. La politique des Banī Marīn à l'égard des Arabes était dictée par des considérations arithmétiques: étant donné la faiblesse numérique de leurs partisans zenāta, ils ne pouvaient que faire bon accueil au soutien que leur apportaient les nomades arabes. Les Zenāta eux-mêmes s'étaient fortement assimilés aux Arabes, et le *Makhzen* marīnide se composait de deux groupes de population. Tous ces facteurs créaient des conditions favorables à l'expansion territoriale des Arabes au Maroc, où ils se fixèrent de préférence dans les plaines. De nombreux groupes berbères furent arabisés. Contrairement aux armées des Almoravides et des Almoha-



*La Qarawiyyin à Fès.
Les réfections d'époque almoravide;
dans la cour, l'entrée centrale
de la salle de prière (cliché J.-L. Arbey).*

des, où l'on parlait le berbère, l'arabe devint la langue courante et officielle sous le règne des Marīnides.

Ce processus d'expansion des Arabes nomades présentait aussi des aspects négatifs: le domaine des nomades ne cessait de s'agrandir et celui des agriculteurs de s'amenuiser — les nomades transformant champs, jardins et forêts en pâturages. Ce développement du nomadisme contribua pour une grande part à cristalliser cette structure sociale qui allait caractériser le Maroc les siècles suivants: division de la population en nomades, citadins et montagnards.

Sur le plan politique, il résultait de cette division que seuls les villes et leur environnement rural immédiat étaient directement administrés par les sultans, alors que les tribut *makhzen*, les Arabes et les Zenāta jouissaient d'une large autonomie: ils étaient habilités à faire payer des impôts aux paysans en échange du service militaire. Mais, puisqu'ils ne pouvaient se fier entièrement à la loyauté et à l'efficacité de ces contingents nomades, les souverains marīnides, suivant en cela l'exemple de leurs prédécesseurs et de leurs voisins, commencèrent à dépendre de plus en plus d'armées constituées d'esclaves mercenaires et casernées dans les villes importantes. Les Berbères de l'Atlas, du Rif et du Djibāl restèrent en dehors du système de gouvernement proprement dit, même s'ils reconnurent parfois la souveraineté des sultans, mais, dans la période du déclin, ils firent des incursions dans les territoires *makhzen* (*bilād al-makhzen*) et firent passer certaines parties de ces territoires sous leur domination ou leur protectorat, reculant ainsi les limites de la « terre de dissidence » (*bilad al-sibā*).

L'afflux régulier d'immigrants andalous, qui apportaient avec eux un style plus raffiné en architecture, dans les arts et les divers artisanats aussi bien qu'en littérature, allait donner une vigueur nouvelle à la vie et à la civilisation urbaines. Fès, la capitale, devint le grand centre culturel du Maroc, tandis que l'ancienne métropole, Marrakech, traversa une période de déclin. L'épanouissement de la culture urbaine ne fit, cependant, qu'approfondir le fossé qui séparait les villes et les zones rurales qui continuaient à mener une existence autonome. Cette différence était particulièrement sensible en ce qui concernait les modalités de la vie religieuse. À Fès et dans toutes les grandes villes, cette vie s'organisait autour des universités, telles que la Qarawiyyīn, et des nombreuses *madrasa*³ où, sous le patronage officiel des sultans marīnides, le rite orthodoxe malikite était prépondérant, alors que les populations rurales étaient de plus en plus attirées par les *zāwiya*, loges des confréries mystiques (*tariqa*) et les sanctuaires des saints locaux, les « marabouts ». Cette tendance avait commencé à se manifester sous les Almohades; ceux-ci avaient incorporé à leur enseignement la doctrine d'Al-Ghazālī (mort en 1111), qui avait intégré le mysticisme (*taṣawwuf*) à l'islam orthodoxe. Sous le règne des Marīnides, la création de plusieurs ordres *ṣūfi*, qui étaient pour la plupart des ramifications de la *kādirīya*, l'institutionnalisation du mysticisme. Cette manifestation de l'islam populaire contribua beaucoup à l'islamisation

3. *Médersa*, en français, s'applique à l'école coranique (primaire et secondaire). *Madrassa* désignerait plutôt un institut d'enseignement supérieur.

des campagnes dans la mesure où elle pénétra jusque dans les régions les plus reculées du Maroc et chez les montagnards berbères, jusque-là peu touchés par l'islam.

Nous examinerons plus loin les différents aspects du défi chrétien et de la réponse que lui donnèrent les musulmans dans le nord-ouest de l'Afrique. Il est toutefois nécessaire de traiter brièvement, dès maintenant, la question des interventions marīnides dans la péninsule Ibérique. Après avoir consolidé son autorité au Maroc même, Abū Yūsuf Ya'qūb traversa, en 1275, le détroit de Gibraltar et remporta une victoire décisive sur les Castellans près d'Ecija. Jusqu'en 1285, le sultan renouvela à trois reprises ses campagnes contre les armées espagnoles, la flotte marīnide défit la marine castillane en 1279, ce qui eut pour effet de contenir un moment la menace que les chrétiens faisaient peser sur Grenade et le Maroc. La quatrième campagne aboutit à la conclusion d'un accord aux termes duquel le roi de Castille s'engageait à ne pas intervenir dans les affaires des territoires musulmans en Espagne et à restituer les manuscrits arabes dont les chrétiens s'étaient emparés jadis. Cette paix de compromis (1285) fut saluée par les Marīnides comme leur victoire.

Le sultan Abū Ya'qūb dut réprimer une série de révoltes dans le sud du Maroc, tenta énergiquement de conquérir Tlemcen et de liquider la dynastie zāyyanide. Pour toutes ces raisons, il n'était guère disposé à disperser ses forces et à intervenir de l'autre côté du détroit, mais, en 1291, quand le roi de Castille eut rompu l'accord de 1285, Abū Ya'qūb fut contraint d'entreprendre une courte campagne, qui ne déboucha sur aucun résultat positif; puis il reprit les opérations contre Tlemcen.

Après sa mort (il périt assassiné), la dynastie marīnide connut une période d'éclipse causée principalement par la dissidence d'un membre de la famille régnante, qui s'était emparé de vastes régions du Sud marocain et avait pris le contrôle du commerce transsaharien. Cette rébellion ne fut réprimée qu'après l'accession d'Abū l-Ḥasan au trône (1331). Pendant toute la durée de cette lutte intestine, les Marīnides furent contraints d'abandonner leur politique offensive aussi bien en Espagne qu'au Maghreb.

Abū l-Ḥasan fut sans conteste le plus grand des sultans marīnides. Peu de temps après son accession, il réaffirma l'autorité de Fès sur le Sud marocain, mit fin aux querelles intestines et reprit la politique de conquête. Pourtant, pendant la première moitié de son règne, il consacra tous ses efforts à rétablir la souveraineté musulmane en Espagne, d'autant plus qu'en 1237 le roi de Castille était reparti en campagne contre Grenade. En 1333, l'armée marīnide traversa le détroit et s'empara d'Algésiras. Durant les six années qui suivirent, Abū l-Ḥasan et l'émir nasride de Grenade se préparèrent à porter ensemble un coup fatal à l'Espagne chrétienne, danger qui conduisit à l'alliance entre la Castille et l'Aragon. Mais la flotte marīnide, renforcée de quelques navires ḥafṣides, se rendit maîtresse du détroit et remporta en 1340 une victoire décisive sur les forces navales castillanes. L'armée de terre musulmane mit alors le siège devant Tarifa, mais la forteresse résista jusqu'à l'arrivée des troupes chrétiennes venues lui porter secours. Les combats acharnés qui marquèrent la bataille de Rio Salada (1340) se

soldèrent pour les musulmans par une lourde défaite, la plus grave depuis celle de Las Navas de Tolosa. En 1344, les chrétiens reprirent Algésiras; bien que Gibraltar demeurât toujours aux mains des Marīnides, la défaite de Río Salada, suivie peu de temps après de désastres en Ifrīkiya, obligea le sultan à renoncer à son aventure espagnole. Dès lors, ni les Marīnides ni aucune autre dynastie marocaine ne furent plus en mesure d'intervenir activement en Espagne. L'ultime vestige de ce qui avait été l'ère de gloire de la domination musulmane, l'émirat de Grenade, se retrouva isolé dans sa lutte désespérée pour survivre.

Aussi bien les Zayyānides de Tlemcen que les Marīnides de Fès profitèrent de la faiblesse des Ḥafṣides durant la première moitié du XIV^e siècle pour agrandir leurs territoires respectifs. Abū l-Ḥasan se saisit de l'occasion avec beaucoup d'habileté; sous le prétexte de venir au secours des Ḥafṣides harcelés par le souverain zayyānide, il envahit en 1335 le Maghreb central et, après un siège de deux ans, s'empara de Tlemcen, la capitale zayyānide. Cette victoire sur ses rivaux traditionnels, dûment annoncée à tous ses collègues royaux du monde musulman, donna à Abū l-Ḥasan la possibilité de réaliser son rêve d'un Maghreb réuni sous son autorité. Le territoire zayyānide eut à subir l'occupation marīnide, et les Ḥafṣides devinrent pratiquement les vassaux du sultan marīnide. Lorsque, plus tard, la dynastie ḥafṣide traversa de nouveau une période de querelles de succession, Abū l-Ḥasan entra à Tunis (1347) et annexa le royaume ḥafṣide. Cette annexion marqua le point culminant de son règne et de l'histoire de la dynastie marīnide⁴.

Après l'apogée, la chute: la politique d'ingérence dans les affaires des *ḵabīla* arabes de l'Ifrīkiya, pratiquée par Abū l-Ḥasan, finit par pousser ces dernières à la révolte générale; en 1348, l'armée du sultan subit une défaite près de Kairouan et Abū l-Ḥasan se trouva assiégé dans sa propre capitale. Bien qu'il parvint à s'enfuir et à rétablir plus ou moins son autorité à Tunis, sa défaite avait révélé la fragilité de l'hégémonie marīnide sur le Maghreb. Tlemcen rejeta le joug de la dynastie marīnide; les princes ḥafṣides de Bidjāya, de Constantine et d'Annāba (Bône) suivirent son exemple. Le fils d'Abū l-Ḥasan, Abū Inān, se proclama sultan à Fès et déposa son propre père; lorsque Abū l-Ḥasan tenta de reconquérir son trône avec les restes de son armée, il fut battu, en 1350, par Abū Inān et dut chercher refuge dans les montagnes où il mourut un an plus tard.

On peut voir dans l'ascension et la chute d'Abū l-Ḥasan un raccourci de l'histoire héroïque et tragique du Maghreb sous les dynasties berbères: une lente accumulation de forces, suivie d'une longue période prolongée de succès toujours plus grands, et, soudain, à l'apogée de la gloire, au moment où semblent enfin se réaliser les projets les plus audacieux, le désastre et la chute qui mettent en pièces tout ce qui a été fait jusque-là, libérant toutes les forces de l'anarchie et de la discorde. Les causes de

4. Le grand historien Ibn Khaldūn nourrit longtemps l'espoir de voir les Marīnides réunifier le Maghreb. L'échec d'Abū l-Ḥasan fut pour lui une grande déception. Voir Ibn Khaldūn, trad. franç. M. G. de Slane, 1925-1956.

l'échec final d'Abū l-Ḥasan ressemblent à celles qui ont conduit au déclin des Almohades : une trop grande dispersion des ressources humaines et matérielles dans des campagnes offensives menées dans deux directions, l'incapacité d'accepter les particularismes et les intérêts locaux et tribaux, une situation financière précaire, un manque de cohésion interne même au sein de la dynastie.

Les premières années du règne d'Abū Inān furent aussi heureuses que l'avaient été celles de son père vingt ans auparavant. Aussi ambitieux qu'Abū l-Ḥasan, il s'arrogea le titre califal d'*amīr al-mu'minīn* et voulut réunifier le Maghreb. En 1352, il s'empara à nouveau de Tlemcen ; l'année suivante, il annexa Bidjāya et, en 1357, au faîte de sa gloire, il entra à Tunis. Malgré tous ses succès, sa chute fut aussi rapide que celle de son père et due aux mêmes raisons : l'opposition des Arabes, qui l'obligea à évacuer l'Ifrīkiya et à retourner à Fès, où il fut assassiné peu après par l'un de ses vizirs. Avec sa mort prit fin la période de la grandeur marīnide. À partir de là, l'histoire de la dynastie, jusqu'à son extinction au XV^e siècle, ne fut plus qu'anarchie, révoltes et décadence à tous les niveaux : politique, économique et culturel. Entre 1358 et 1465, pas moins de dix-sept sultans se succédèrent sur le trône de Fès, mais aucun ne fut capable de maîtriser les forces de dissension interne ni de contenir la menace extérieure. Les vizirs virent s'accroître leur pouvoir et, à partir de 1420, cette fonction fut assumée par les membres du clan Banū Waṭṭās, de la tribu des Zenāta. Les Waṭṭāsides, dont l'influence augmentait régulièrement, eurent, durant toute la seconde moitié du XV^e siècle, le pouvoir de faire et de défaire les rois, et cela jusqu'en 1472, date à laquelle Muḥammad al-Shaykh fut proclamé sultan à Fès après six années de luttes contre les *sharīf* qui prétendaient descendre d'Idrīs II, le fondateur de Fès, et aspiraient à prendre le pouvoir politique. L'ascension de ces *sharīf* était liée au culte des saints et à la croyance en la *baraka* (bénédiction) que dispensaient les « marabouts » et plus spécialement les descendants du Prophète Muḥammad. D'autre part, la pression croissante exercée par les Portugais sur le Maroc suscita un large mécontentement populaire et l'opposition à la dynastie marīnide incapable d'empêcher les incursions des infidèles.

Bien que les premiers sultans waṭṭāsides, Muḥammad al-Shaykh (1472-1505) et son fils Muḥammad al-Burtuḳālī (1505-1524) aient réussi à rétablir jusqu'à un certain point le pouvoir du sultanat de Fès, à contenir le mouvement *sharīfien*, ils ne furent pas en mesure d'arrêter l'expansion portugaise sur le littoral atlantique. En outre, l'autorité des Waṭṭāsides ne s'exerçait guère que sur Fès et ses environs ; les régions du sud du Maroc étaient pratiquement indépendantes et échappaient à leur contrôle. C'est dans ces régions que les nouvelles forces populaires, sous la conduite d'une famille *sharīfienne*, déclenchèrent, au début du XVI^e siècle, une guerre sainte contre les forts portugais de la zone côtière : ces luttes constituaient les prémisses de la chute finale de la dynastie waṭṭāsīde ⁵.

5. Voir vol. V, chap. 8 (à paraître).

Les Zayyānides (ʿAbd al-Wādides)

Comme avant lui Abū Zakariyyā' à Tunis, le gouverneur almohade de Tilmāsān (Tlemcen), Yaghmorāsan Ibn Zayyān (issu d'une branche mineure de la lignée zenāta), s'affranchit en 1235 de la tutelle du sultan qui ne régnait plus que sur un empire en pleine désagrégation. Yaghmorāsan fonda sa propre dynastie, qui survécut plus de trois siècles (jusqu'en 1554). L'existence de ce royaume avait été menacée, dès sa naissance, par ses voisins plus puissants de l'ouest et de l'est, ainsi que par les Arabes nomades du sud, et c'est à une sorte de miracle qu'il dut d'avoir survécu si longtemps. Sa longévité fut le fruit de la politique habile menée par quelques souverains très capables, parmi lesquels les plus heureux furent Yaghmorāsan, le fondateur de la dynastie (1235) et Abū Hammū II (1359-1389). Sous leur règne, le royaume de Tlemcen passa souvent à l'offensive contre les Marīnides et les Ḥafṣides, leur objectif étant d'atteindre la vallée du Chelif et Bidjāya, à l'est, et de pénétrer dans les approches de Fès, à l'ouest; mais, la plupart du temps, les Zayyānides furent contraints à la défensive. À plusieurs reprises, Tlemcen fut attaquée et assiégée par les troupes marīnides et, au XIV^e siècle, les Marocains occupèrent durant plusieurs décennies la plus grande partie du royaume zayyānide.

Les périodes de faiblesse furent régulièrement exploitées par les Arabes nomades, qui pénétrèrent systématiquement dans le Centre et parvinrent à détacher du royaume quelques-unes des provinces périphériques. Parallèlement, l'arabisation des Berbères zenāta s'intensifia, de sorte que l'Algérie occidentale perdit son caractère essentiellement berbère.

La faiblesse essentielle du royaume tenait à ses bases économiques étroites et unilatérales: l'État, dont le territoire comprenait les régions les moins fertiles du Tell, était peuplé de sédentaires, faibles numériquement, et d'un grand nombre de pasteurs nomades qui, à leur tour, étaient harcelés par les incursions des Arabes venus du sud et perdaient régulièrement leurs pâturages. L'instabilité ainsi créée contribua grandement à la multiplication des luttes intestines à l'intérieur de la société aussi bien qu'au sein de la dynastie régnante. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que les Zayyānides aient dû subir pour de longues périodes le protectorat marīnide, ḥafṣide puis aragonais.

Il semble presque incroyable, au vu de conditions politiques et économiques aussi défavorables, que l'État ait pu survivre jusqu'à la conquête ottomane, au milieu du XVI^e siècle. Son principal atout restait la cité de Tlemcen qui devint, après Tāhert, le principal entrepôt commercial du Maghreb central. Située au carrefour de l'importante route nord-sud qui allait d'Oran (Wahrān) aux oasis sahariennes et continuait jusqu'au Soudan, et de l'axe ouest-est qui reliait Fès à l'Ifriqiya, Tlemcen éclipsa bientôt les autres métropoles et devint la plaque tournante du commerce entre l'Europe, le Maghreb et le Soudan occidental. Elle était, en outre, directement reliée à Sidjilmāsa, terminus septentrional des voies commerciales transsahariennes.

La concurrence pour s'assurer le contrôle du commerce transsaharien explique en partie la lutte que se livrèrent les deux dynasties rivales, Marīnides et Zayyānides : Yaghmorāsan Ibn Zayyān fut le premier à saisir l'importance de ce contrôle. Après une première tentative infructueuse en 1257, il conquiert Sidjilmāsa en 1264 et tint la ville pendant près de dix ans, réunissant ainsi, pour la première fois, sous une seule autorité les deux débouchés les plus importants du commerce transsaharien, Tlemcen et Sidjilmāsa. Bien que les Zayyānides aient dû abandonner bientôt Sidjilmāsa aux Marīnides, Tlemcen continua d'attirer la majeure partie de l'activité commerciale.

Cette riche cité commerçante excita bientôt l'envie des Marīnides et des Hafṣides, et les premiers tentèrent à plusieurs reprises de s'en emparer. Entre 1299 et 1307, Abū Yūsuf Ya'qūb assiégea Tlemcen et décida de construire, en face, une nouvelle ville baptisée Al-Mansūra mais connue généralement sous le nom de Tilimsān al-Djadid (la Nouvelle-Tlemcen); elle devint très rapidement un centre commercial important et détourna à son profit le plus gros des activités marchandes. Néanmoins, après la mort d'Abū Ya'qūb, l'armée marīnide dut battre en retraite et Tlemcen fut délivrée. La première chose que firent les Zayyānides fut de détruire la ville rivale d'Al-Mansura.

Au cours des trente années qui suivirent, Tlemcen redevint une métropole commerciale importante, attirant les marchands européens et ceux du Maghreb et des pays de l'Orient musulman. Elle comptait alors quarante mille habitants environ⁶. Un proverbe bien connu en cette ville jusqu'à l'époque contemporaine évoque les richesses que le commerce transsaharien apportait à la cité : « Le meilleur remède contre la pauvreté est le Soudan. » L'État parvint également à retrouver une plus grande liberté politique et à mettre en œuvre une politique offensive contre des Hafṣides affaiblis, au moment où la dynastie marīnide était, elle aussi, aux prises avec des querelles intestines.

L'accession au trône du Marīnide Abū l-Ḥasan mit un terme à l'expansion zayyānide. Après deux années de siège, Tlemcen fut conquise en 1337 et les points d'arrivée du commerce transsaharien tombèrent aux mains des Marīnides. Malgré cela, comme nous l'avons indiqué plus haut, les efforts d'Abū l-Ḥasan pour réunifier le Maghreb furent sans lendemain et, pendant que ce sultan et son fils se disputaient le pouvoir, Tlemcen recouvra son indépendance.

Bien que l'État de Tlemcen connût, durant la seconde moitié du XIV^e siècle, une période de prospérité et d'abondance sous le règne d'Abū Hammū Musa II, souverain compétent (1359-1389), il fut occupé à deux reprises par les sultans marīnides et ébranlé par les incursions et les révoltes des Arabes. C'est à cette époque que le grand historien Ibn Khaldūn y vécut et s'entremet pour le compte d'Abū Hammū auprès des chefs des groupes nomades arabes, ce qui lui permit de bien comprendre les mécanismes de la vie politique et du renversement des alliances. Il laissa également un témoignage sur la culture zayyānide : « Ici [à Tlemcen], la science et les arts furent

6. Approximativement, à la même période, Fès et Tunis avaient chacune environ cent mille habitants, et Marrakech près de soixante mille. Voir Y. Lacoste, 1966, p. 50.

prospères. C'est dans cette ville que sont nés des savants et des hommes exceptionnels dont la gloire traversa les frontières. » La ville s'embellit de nombreux monuments qui ont survécu jusqu'à nos jours et en ont fait le centre le plus important de l'architecture islamique dans le Maghreb central.

Après qu'Abū Hammū eût été détrôné par son propre fils Abū Tāshfīn (1389-1394), le royaume de Tlemcen entra dans une longue période de décadence, durant laquelle il fut vassalisé tantôt par Fès, tantôt par Tunis, et ne joua qu'un rôle effacé dans la politique du Maghreb. Au cours du XV^e siècle, il devint pratiquement un protectorat de l'Aragon et se désintégra finalement en de nombreux fragments, de sorte que l'autorité des émirs zayyānides de Tlemcen ne s'exerça plus que sur la ville et ses environs. Les querelles de succession les obligèrent à solliciter toujours davantage l'aide des Espagnols et à s'appuyer sur leurs mercenaires chrétiens, qui finirent par détenir la réalité du pouvoir. Au siècle suivant, le royaume de Tlemcen n'était guère qu'un simple pion dans la grande lutte que se livraient l'Espagne et l'Empire ottoman, et il finit par disparaître sous les assauts des Turcs en 1554.

Le défi de l'Europe chrétienne

Entre le XIII^e et le XVI^e siècle, les contacts entre l'Occident musulman et l'Europe chrétienne furent bien plus profonds qu'ils ne l'avaient été à l'époque précédente. Il serait toutefois erroné de considérer chacun d'eux comme une entité unique et homogène, menant une politique rigide d'hostilité à l'égard de l'autre. Après la disparition des Almohades, l'Occident musulman se scinda en quatre entités politiques : l'émirat nasride de Grenade, le sultanat maŕīnide du Maroc, le royaume zayyānide de Tlemcen et le sultanat ḥaf̄sīde de Tunis. Leurs adversaires d'outre-Méditerranée étaient encore plus divisés. Dans la péninsule Ibérique, il y avait les royaumes de Castille et d'Aragon, auxquels vint s'ajouter plus tard celui du Portugal, tandis qu'en Italie, Gênes, Pise et Venise, ainsi que la Sicile (avant son annexion par l'Aragon), menaient des politiques indépendantes et souvent mutuellement hostiles. Les Français, après l'échec de la dernière croisade conduite par Saint Louis, se replièrent et ne jouèrent désormais qu'un rôle mineur au Maghreb. La multiplicité des États ouvrant toute une gamme de possibilités au jeu des alliances qui ignorait souvent les frontières religieuses, ce serait simplifier la situation à l'extrême que de réduire les relations entre musulmans et chrétiens de l'Ouest méditerranéen, durant la période étudiée, à une guerre inexorable entre deux adversaires inflexibles, les uns étant animés par l'esprit de la *djihād*, les autres par celui de la croisade. Non pas que ces phénomènes ne fussent pas entrés en ligne de compte (en fait, ils jouèrent souvent, à certaines périodes, un rôle déterminant), mais on peut discerner sous cette lutte un conflit d'intérêts économiques et commerciaux, et c'est ce conflit qui explique cet enchevêtrement d'alliances et de contre-alliances entre

États musulmans et chrétiens qui, sans eux, serait incompréhensible. Puisque le chapitre 26 examine ces facteurs sous-jacents à l'échelle intercontinentale, nous nous contenterons ici d'étudier les aspects politiques des rapports entre musulmans et chrétiens.

Le milieu du XIII^e siècle marqua un tournant décisif dans l'histoire de l'Ouest méditerranéen, lorsque la *Reconquista*⁷ atteignit un point culminant avec la conquête du cœur de l'Andalousie. Les fiefs musulmans qui tombèrent successivement aux mains des différents royaumes ibères furent les suivants: les îles Baléares (Majorque) en 1229, Badajoz en 1230, Cordoue en 1236, Valence en 1238, Murcie en 1243, Jaén en 1246, Séville en 1248, l'Algarve en 1249, Cadix, Jérez et Niebla en 1260-1262. Environ les neuf dixièmes de la péninsule Ibérique furent, à partir de ce moment, gouvernés par les chrétiens, et le territoire musulman se limita au minuscule émirat de Grenade fondé en 1232. La rivalité entre la Castille et l'Aragon, l'aide que lui apportèrent les Marīnides pendant un siècle après sa fondation permirent à Grenade de survivre jusqu'en 1492. Bien que les émirs nasrides soient parfois intervenus activement dans la politique nord-africaine et aient ainsi contribué à compliquer la situation politique, le rôle de l'Espagne musulmane en tant que puissance méditerranéenne indépendante était pratiquement terminé.

Cette modification de l'équilibre des forces ne se fit pas sentir immédiatement et, comme nous l'avons vu, les Marīnides tentèrent à plusieurs reprises de redresser la situation (provisoire à leurs yeux) en Espagne et de rétablir l'empire almohade dans ses anciennes frontières.

Ce n'est qu'au milieu du XIV^e siècle que le déplacement de l'équilibre des forces à l'avantage des chrétiens devint évident et que le Maghreb fut réduit à la défensive.

Nous avons déjà mentionné quelques-uns des facteurs qui expliquent le déclin de la puissance politique et militaire des États musulmans. Dans tous ces États, le pouvoir politique, centralisé à la naissance des nouvelles dynasties, subit une érosion régulière et croissante du fait des différentes forces centrifuges incarnées par les membres dissidents des familles régnautes, les chefs des tribus nomades, les mercenaires chrétiens, les *shaykh* sūfi ou les *sharīf*, tous souhaitant soit participer à l'exercice du pouvoir, soit acquérir le maximum d'autonomie sans se soucier de l'intérêt général. La dichotomie entre les villes côtières, tournées vers le commerce extérieur, et la campagne, d'une part, entre les nomades et les sédentaires, d'autre

7. Le terme *Reconquista* est employé dans l'historiographie ibérique et européenne pour désigner le processus de la résistance chrétienne à la domination musulmane et les guerres qui furent menées pour l'élimination de celle-ci de la péninsule. Elle englobe traditionnellement toute la période comprise entre 722 (bataille de Covadonga) et 1492 (chute de Grenade). Ces dernières années, certains spécialistes espagnols ont entrepris de critiquer la notion même de « reconquête » en soulignant qu'entre 722-1031 et 1252-1481 il n'y eut ni conquêtes ni reconquêtes chrétiennes et que même le terme de « conquête » ne peut s'appliquer qu'à la période 1035-1262, et plus spécialement aux années comprises entre 1085 (conquête de Tolède) et 1249 (conquête de presque toute l'Andalousie), puis à période qui va de 1481 à 1492 et qui précède la chute de Grenade. Voir M. Cruz Hernández, 1970, n° 2, pp. 25-43.

part, constituait un facteur supplémentaire de division dans une société où s'affrontaient des factions n'ayant pas grand-chose en commun. L'approfondissement de la crise que traversait le Maghreb avait également des causes intrinsèques. La région était relativement sous-peuplée par comparaison avec les autres pays méditerranéens, et il semble que le taux de croissance démographique soit resté faible au cours des siècles critiques⁸. L'afflux des réfugiés andalous compensait à peine le nombre des victimes causées par l'épidémie de « peste noire » au milieu du XIV^e siècle. Le régime féodal et l'instabilité générale eurent pour conséquence en de nombreuses régions l'abandon des terres cultivées. Les textes du début du XVI^e siècle nous fournissent d'abondants exemples de terres désertées et nous montrent que la population était clairsemée dans des zones antérieurement cultivées et habitées. La dégradation progressive des sols joua elle aussi un rôle dans l'abandon des terres ; elle était due en partie aux troupeaux nomades, en partie à la baisse de la fertilité dans les zones arides épuisées par une culture trop intensive. La aussi, la raréfaction de la main-d'œuvre n'avait pas permis le retour à la productivité antérieure.

Le commerce transsaharien, qui avait assuré pendant des siècles la prospérité économique du Maghreb, avait commencé, à partir des années 1350, à s'orienter de plus en plus vers l'Égypte. Les répercussions de ce phénomène d'orientation se firent sentir non seulement au niveau de la classe commerçante, mais encore plus à celui des gouvernements, les droits de douane perçus sur les marchandises représentant l'une des sources de revenu les plus accessibles.

Tout cela se produisit à l'époque même où les États chrétiens consolidaient leur puissance politique, militaire et économique. Bien que le Maghreb oriental, où régnaient les Haf̄sides, ne fût pas à cette époque aussi dangereusement menacé que les régions situées plus à l'ouest, il eut néanmoins à subir de temps à autre les incursions et les campagnes militaires. En 1282, Charles d'Anjou occupa Collo ; les forces siciliennes et aragonaises placées sous le commandement de Roger de Lauria s'emparèrent, les années suivantes, de Djerba, de Kerkenna et de Marsā al-Khāriz (La Calle). Djerba resta aux mains des chrétiens jusqu'en 1335, telle une épine dans les flancs de l'État haf̄side. À la fin du XIV^e siècle, les flottes chrétiennes renouvelèrent leurs attaques contre les régions côtières ; les Français, alliés cette fois aux Vénitiens, assiégèrent sans succès Al-Mahdiyya (1390), et les flottes de Valence et de Majorque attaquèrent Delys (1398) et Annāba (1399). Les Aragonais reprirent leurs attaques contre Kerkenna et Djerba en 1424 et 1432 ; jusqu'à la fin du siècle, plusieurs ports situés entre Tripoli et Alger durent subir d'innombrables incursions, raids et attaques de la part des Génois et des Vénitiens. Ces attaques, ainsi que les actions des corsaires maghrébins, ne pouvaient qu'aggraver les relations politiques entre les

8. La population de l'ensemble du Maghreb à la fin du XVI^e siècle était estimée à trois millions. À la même époque, la péninsule Ibérique comptait environ neuf millions d'habitants, la France environ quinze millions et l'Italie près de douze millions. Voir J. Monlaü, 1964, pp. 39-40.

Haf̄sides et les États Chrétiens; mais elles n'entraînèrent jamais de rupture totale et l'activité commerciale ne perdit rien de sa vigueur. Politiquement, les Italiens ne représentaient pas un danger sérieux, car leurs objectifs étaient purement commerciaux et ils n'aspiraient pas à conquérir de nouveaux territoires; les dirigeants musulmans, en général, avaient des relations plus faciles avec les marchands italiens qu'avec ceux de la péninsule Ibérique, dont les ambitions étaient avant tout politiques.

La situation qui régnait dans le Maghreb central et occidental était à la fois différente et plus complexe. Les rois aragonais maintinrent, durant tout le XIV^e et la première moitié du XV^e siècle, des relations politiques amicales avec le Maroc et exercèrent une forte influence à Tlemcen. Leur politique était dictée par la rivalité qui les opposait à la Castille, par leurs ambitions politiques en Italie et dans le centre du bassin méditerranéen. En revanche, la Castille et le Portugal n'attendaient qu'une occasion pour intervenir au Maroc. La victoire de Rio Salado marquait la fin de l'engagement marocain sur le sol espagnol puisque, cette fois, la lutte entre la Castille et Grenade avait pris davantage le caractère d'un conflit féodal entre suzerain et vassal que celui d'une guerre entre chrétiens et musulmans. Pour les Castellans, les vrais ennemis étaient les musulmans du Maghreb, et ils s'efforcèrent en conséquence de conjurer un double péril: la menace d'une invasion marocaine et le danger d'une intensification des activités des corsaires.

La piraterie en Méditerranée n'avait pas cessé depuis l'Antiquité et, au Moyen Âge, elle avait été le fait aussi bien des musulmans que des chrétiens. Mais la reconquête de l'Espagne par les chrétiens donna à ces opérations, dont l'objectif essentiel était avant tout matériel, une coloration religieuse; à partir du XV^e siècle, les corsaires musulmans, et tout spécialement ceux qui avaient été bannis d'Al-Andalus, considérèrent leurs activités comme une sorte de *djihad* et comme une forme de représailles pour leur expulsion. Dans certains des principaux ports du Maghreb, les corsaires avaient fondé des «républiques» indépendantes à partir desquelles ils se livraient à des activités souvent contraires à la volonté des autorités officielles. À l'égard des corsaires, les Marīnides et les Waṭṭāsides, ainsi que les Haf̄sides, avaient adopté une politique fluctuante: tantôt ils leur prêtaient leur appui, tantôt ils s'efforçaient de réduire leurs activités, de peur qu'elles ne fournissent aux puissances chrétiennes le prétexte à des expéditions punitives. Certains des raids mentionnés plus haut contre les régions côtières de l'Afrique du Nord étaient en fait des représailles pour les attaques de corsaires musulmans contre les navires chrétiens et les côtes de l'Espagne. Replacées dans une perspective historique, les activités des corsaires musulmans apparaissent comme une sorte de riposte au défi chrétien à une époque où les gouvernements des États maghrébins étaient intrinsèquement impuissants et ne parvenaient pas à opposer une résistance efficace à l'offensive européenne. À certains égards, les activités des corsaires peuvent se comparer aux mouvements populaires qui se développèrent à l'intérieur du Maroc aux XV^e et XVI^e siècles, sous la conduite des *sharīf* et des «marabouts», contre un pouvoir central incapable de chasser les Portugais du pays.

La situation interne de l'Espagne avant l'union de la Castille et de l'Aragon (1479) ne permit toutefois pas, dans l'immédiat, de lancer une offensive concertée contre le Maghreb. La conquête temporaire de Tétouan par les Castillans en 1399, au cours de laquelle la moitié de la population fut massacrée et l'autre moitié réduite à l'esclavage, fut pendant longtemps la seule intervention espagnole sérieuse sur le territoire marocain. La reprise de l'offensive espagnole ne commença qu'après la liquidation de Grenade (1492).

Les Portugais s'étaient révélés des agresseurs bien plus dangereux, aussi bien pour le Maghreb que pour l'Afrique dans son ensemble. Après avoir expulsé les derniers Maures de leurs territoires, les rois de la dynastie des Avis, qui avaient pris le pouvoir en 1385, décidèrent de poursuivre la lutte contre les incroyants sur le sol africain. Leurs véritables mobiles étaient complexes, alliant la ferveur religieuse, l'espoir de conquérir des territoires, d'amasser un riche butin et la volonté d'en finir une fois pour toutes avec les corsaires musulmans.

En 1415, sous le commandement des princes Henrique (le futur Henri le Navigateur) et Fernando, fils du roi João, la flotte et l'armée portugaises s'emparèrent, après de brefs combats, du port marocain de Ceuta, victoire qui marqua le début de l'expansion coloniale portugaise outre-mer. Pour presque tous les historiens, la prise de Ceuta est un jalon important de l'histoire européenne ou même universelle, car ils y voient le point de départ de l'expansion de l'Europe, au-delà de ses frontières naturelles, à des fins de conquête et de colonisation. Un tel jugement doit être nuancé, car les croisades constituaient déjà, il ne faut pas l'oublier, une tentative analogue d'expansion outre-mer, de contrôle du commerce oriental et d'exploitation des populations et des pays non européens. En revanche, il est indiscutable que l'année 1415 marqua le début de cette politique d'agression ininterrompue des États de l'Europe occidentale, qui allait leur permettre de prendre peu à peu le contrôle des autres continents et de découvrir des terres nouvelles où ils pouvaient poursuivre leur entreprise de colonisation. Cet aspect général sera plus largement étudié dans l'introduction au volume suivant; nous nous contenterons ici d'examiner les conséquences de l'agression portugaise pour l'Afrique du Nord-Ouest, et particulièrement pour le Maroc.

Les ambitions des Portugais ne se limitaient évidemment pas à la conquête d'un seul port: leur objectif était d'occuper la totalité du territoire marocain afin de mettre la main sur le trafic lucratif de l'or. Comme nous l'avons déjà indiqué, la dynastie marīnide s'était révélée incapable de résister à cette menace, et le vizir Abū Zakariyyā' al-Waṭṭāsi fut, en réalité, celui qui s'efforça de mobiliser le pays. En 1437, sous la conduite des deux princes, les Portugais firent une nouvelle tentative pour conquérir Tanger (Tanja), mais subirent une cuisante défaite et s'engagèrent à rétrocéder Ceuta aux Marocains victorieux, le prince Fernando restant au Maroc en otage. Malgré cela, son frère, le roi Duarte, refusa obstinément d'abandonner la position clé qu'il occupait sur le sol africain et le malheureux Fernando mourut à Fès en captivité.

La défaite de Tanger modifia jusqu'à un certain point la politique et les projets d'expansion des Portugais dans la mesure où il était clair, désormais, qu'une attaque frontale ne pourrait leur assurer la maîtrise du Maroc et des voies commerciales soudanaises. Ils durent donc chercher d'autres moyens d'accéder aux sources d'approvisionnement en or. En même temps, ils nourrissaient l'espoir de trouver au sud du Maroc un allié qui pourrait les aider à empiéter sur les terres de l'ennemi musulman. Ce changement de priorités ne signifiait évidemment pas que les rois et la bourgeoisie du Portugal avaient abandonné leurs projets dans le nord-ouest de l'Afrique, mais leur attention se fixait de plus en plus sur la côte atlantique. À partir du milieu du XV^e siècle, ils occupèrent successivement les villes côtières marocaines suivantes : Al-Ḳaṣr al-Ṣaghīr (1458), Anfā (1469), Arsīla (1471), Massat (1488), Agādir (1505), Sāfi (1508), Azammūr (1513), Mazaghan (1514) et Aghūz (1519). Ce fut en 1471 qu'ils réussirent enfin à s'emparer de Tanger. La conquête du Maroc n'était pas simplement à leurs yeux une étape de leur poussée expansionniste le long de la côte africaine, elle avait aussi une valeur intrinsèque, puisque le Trésor portugais tirait des profits substantiels des raids effectués à l'intérieur du pays ; lors de ces incursions, beaucoup de villes (y compris Marrakech en 1515) et de villages furent soumis au pillage, leurs habitants réduits en esclavage et vendus. Dans le même temps, curieusement, les Portugais continuèrent à entretenir des relations commerciales amicales avec les Marocains à qui ils achetaient principalement des céréales, des chevaux et en particulier des tissus de laine, qu'ils échangeaient ensuite en Afrique occidentale contre des esclaves et de l'or.

Tandis que les Portugais allaient de succès en succès dans leur expansion le long de la côte atlantique du Maroc et encore plus au sud, en quête de l'or et du légendaire Prêtre-Jean en qui ils voyaient un allié potentiel contre l'ennemi musulman, inaugurant ainsi l'ère des grandes découvertes et des empires coloniaux, la Castille et l'Aragon scellaient leur union par le mariage du roi Ferdinand avec la reine Isabelle. Après une guerre de dix ans, Grenade tomba aux mains des Espagnols. La même année, c'est-à-dire en 1492, Christophe Colomb entreprenait son premier voyage, au cours duquel il découvrit la voie la plus courte qui menait à ce Nouveau Monde qu'on appela plus tard l'Amérique.

Cette découverte de nouveaux horizons au-delà des mers n'incita pas pour autant les Espagnols à oublier leurs ennemis immédiats en Afrique du Nord. Le pape sanctionna en 1494 l'accord par lequel les deux royaumes de la péninsule Ibérique se partageaient le Maghreb : les régions situées à l'ouest de Ceuta revinrent au Portugal et celles qui étaient à l'est à l'Espagne. Les Espagnols ne tardèrent pas à exploiter cet accord ainsi que la faiblesse des Zayyānides et des Ḥafṣides. Entre 1496 et 1510, ils prirent possession de plusieurs ports méditerranéens ; parmi les plus importants, citons Melilla, Mers el-Kebir, Or an, Bidjāya (Bougie) et Tripoli. Ils furent cependant incapables de pénétrer plus profondément dans l'intérieur du pays ; leurs *presidios* (parmi lesquels Melilla, qui est encore entre leurs mains) se limitaient aux ports et ne pouvaient s'approvisionner que par la mer, ce qui les rendait particulièrement vulnérables face à n'importe quelle puissance navale.

La fin du XV^e siècle fut donc marquée par l'affaiblissement le plus important de la puissance islamique au Maghreb. Les ports musulmans, que ce fût sur le littoral atlantique ou sur la côte méditerranéenne, étaient tombés pour la plupart aux mains des chrétiens; le pouvoir central dans chacun des États du Maghreb était inefficace et fragile; les différents pays étaient eux-mêmes divisés en de nombreuses factions rivales; leurs économies étaient précaires et soumises aux tensions provoquées par la rupture de l'équilibre global des forces. Bien que le siècle suivant fût pour le Maghreb celui de la renaissance, grâce à un puissant mouvement populaire qui se manifesta à l'ouest, et à l'intervention des corsaires turcs, et plus tard à celle de l'Empire ottoman, il ne devait jamais atteindre à nouveau les sommets politique, économique et culturel qu'il avait connus sous le règne des Almoravides, des Almohades et des premiers souverains des dynasties hafside et marīnide.